

LE PERE PEINARD



Réflexes

d'un

GNIAFF

PARAISSENT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS
France

Un an..... 6 fr.
Six mois..... 3 —
Trois mois..... 1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS
Etranger

Un an..... 8 fr.
Six mois..... 4 —
Trois mois..... 2 —

Anniversaire du 18 Mars 1871

A QUAND LA REVANCHE ?

CRIME CAPITALISTE A CARMAN



LE 18 MARS 1871

Encore un 18 Mars de plus à la clé, nom de dieu !

Ce chouette anniversaire se ramène et nous voici plus éloignés d'un an de cette riche matinée de mars 1871 où le populo en rebiffe et en plein accord avec les troupades, foutait la gradaille et la gouvernance en déroute.

Quand donc revivrons-nous pareille époque ?

Je ne sais, mille marmites !

Ce ne serait pourtant pas du luxe : y a besoin que ça vienne, — et vite, mille pétards !

Y a besoin que ça vienne pour déblayer la situation, car on mijote dans la mistouffe que c'est un vrai beurre !

Les capitalistes sont d'un rapia feramineux et la gouvernance fait leurs trente-six volontés avec une souplesse de larbin. Quant aux galonnards, ils deviennent de plus en plus pétardiens, inso-

lents et sanguinaires ; ils prennent la France pour une succursale du Soudan. Et avec ça, la clique noire, l'engeance cafardière, les malfaiteurs de la « Croix », se fout à pulluler de sacrée façon et s'aligne pour absorber tout le patelin et masturber radicalement le populo.

C'est pourquoi, un petit coup de tafalgar, — kif-kif le 18 mars, — serait une opération bienfaisante et salutaire.

Ça éveillerait les esprits endormis, ça secouerait la torpeur d'un tas de bons bougres qui s'ankylosent, et surtout ça nous aiguillerait enfin vers un avenir meilleur : il y a si longtemps qu'on poirrotte après le bien-être et la liberté !

Mais voilà, quand ça viendra-t-il ?

Y a pas mèche de savoir !

Il y a des choses si drôles et si renversantes : c'est peut-être près... c'est peut-être loin... Ça peut venir demain, comme aussi ça peut tarder bougrement.

Le mieux est, pour ne pas être pris au dépourvu, — d'être constamment à l'œil, comme si ça devait venir demain.

Et c'est pourquoi il n'est pas mauvais de ruminer, de temps à autre, sur les façons de faire des gas d'attaque qui nous ont précédé, afin d'en tirer les leçons et des exemples pour les cham-bards prochains.

—o—

Le 18 mars 1871 commença chiquement : les jean-foutre de la haute voulu-

rent faire un tour de crapules, désarmer Paris et lui barboter ses canons, afin de pouvoir ensuite, sans risque de pétard, serrer la vis au populo.

Les bandits trouvèrent à qui parler !

En un rien de temps, malgré l'heure matinale, tous les bons bougres se trouvèrent debout et la scélératesse gouvernementale avorta.

Les galonnards, qui avaient profité de la nuit pour amener des chiées de troupes dans Paris et les installer sur les boulevards et sur les places, voulurent leur faire canarder le peuple.

Les soldats ne marchèrent pas ! Ils virent le crime et, refusant d'assassiner leurs frères et leurs copains, ils levèrent la crosse en l'air.

Dès lors, il n'y avait plus à barguigner : la réaction était en déroute et la Révolution triomphait.

—o—

C'est à Montmartre, sur la place Saint-Pierre, que se déroula l'incident le plus dramatique de cette journée : un galonnard, le général Lecomte, s'entêta à commander à ses soldats de tirer sur le peuple et, pour les y forcer, il menaça de faire fusiller les récalcitrants.

Ah ! malheur ! Le salaud aurait mieux fait d'avalier sa langue que de bavarder ainsi.

Jusqu'à là les troupades s'étaient bornés à désobéir en chinant la crapule galonnée. Ses menaces leur firent monter

ra moutarde au blair ! Ils empoignèrent le général, le firent prisonnier et le conduisirent au secteur de la rue des Rosiers, en haut de la Butte.

Un peu après, un autre bandit venait — contre son gré ! — tenir compagnie au général Lecomte : le général Clément Thomas.

Celui-là, c'est des gardes nationaux qui l'avaient arquépincé : c'était d'ailleurs une vieille connaissance des Parisiens, le monstre avait gagné ses premiers galons en fusillant les insurgés de juin 1848.

Le sort de ces deux culottes de peau fut vivement réglé : le général Lecomte fut fusillé par ses propres soldats et les gardes nationaux déquillèrent Clément Thomas.

Cette double exécution ne s'opéra pas sans récriminations et jérémiades de la part d'un tas de révolutionnaires à la flan qui rêvaient de faire des omicettes sans casser des œufs. Beaucoup plus farcis de générosité que de tempérament révolutionnaire, ces types-là auraient voulu que les deux culottes de peau fussent épargnées.

— A-t-il épargné nos pères en 1848 ? répliquèrent les gardes nationaux en montrant Clément Thomas.

— Ne nous ferait-il pas fusiller pour refus d'obéissance s'il nous tenait à la caserne ? objectèrent les soldats du 88e de ligne, à propos de Lecomte.

Les larmoyeurs en furent pour leurs frais et, pour une fois, le populo révolté négligea d'être sentimental.

—o—

Le mouvement paraissait richement engrené : on était sur le velours, et il n'y avait qu'à avoir de l'audace et à marcher de l'avant sans barguigner.

Ah, ouïche ! Va te faire foutre. La journée n'était pas finie que le Comité Central — où y avait pourtant de riches feux — fichait un croc-en-jambes à la Révolution : il se fendaient d'un manifeste pour désapprouver l'exécution de Lecomte et de Clément Thomas.

On ne pouvait pas être plus andouilles !

Le Comité Central n'avait qu'à rester coi : il n'avait ni à approuver ni à blâmer !

Mais voilà, à l'époque, on avait encore le dada de l'autorité, et le Comité Central se poussait du col et affichait illico la prétention de remplacer le gouvernement en déroute.

Mille tonnerres, au lieu de commettre la gaffe de blâmer un acte révolutionnaire, le Comité Central aurait bougrement mieux agi en prenant l'initiative de marcher sur Versailles illico.

Il n'y avait pas à barguigner, nom d'un pétard : il fallait opérer vite et donner le coup du lapin à la Réaction, avant qu'elle eût le temps de reprendre ses sens.

Quand, dans la journée du 18 mars, les scélérats de la gouvernance, Thiers, Farcy et d'autres crapules, connurent le triomphe du populo, ils furent pris d'une chiasse insensée : ils foutirent le camp à Versailles et, pendant quarante-huit heures, ils ne démarrèrent pas des chiottes.

Ils étaient bons à faire, mille marmittes ! On les aurait pigés sur le trône et il n'y aurait eu qu'à leur fiche la tête dans la lunette.

Mais le populo n'était pas assez désolé !

Certes, il y avait des bons bougres qui avaient conscience de la besogne à faire ; ceux-là comprenaient qu'il n'y avait pas à lanterner et que, pour foutre en complète capilotade la Réaction, il fallait aller la relancer dans son nid de Versailles avant qu'elle ne s'y fût installée et avant qu'elle ne fût revenue de sa grande trouille.

Seulement, ceux-là mêmes qui se ren-

daient le mieux compte de la nécessité d'une marche rapide sur Versailles manquaient d'initiative.

Ils attendaient des ordres !

Si c'était aujourd'hui, m'est avis qu'en pareille circonstance on s'alignerait autrement : ceux qui auraient idée de la chose communiquerait leur projet à d'autres bons feux, et appel serait fait aux bonnes volontés. Nul ne serait forcé de faire partie de l'opération — ne marcheraient que ceux qui auraient compris l'utilité du coup à tenter.

Et foutre, ce n'est pas les volontaires qui manqueraient !

Et ils n'auraient pas manqué en mars 1871... ils ne manqueraient d'ailleurs pas quand — trop tard ! — on tenta la marche sur Versailles.

—o—

Ce fut une sacrée faute que de s'endormir sur le rôti, au 18 mars, au lieu de foncer carrément sur les réacteurs.

Et il n'y eut pas que cette boulette de commise, — il y en eut des chiées d'autres !

La plus faramineuse fut de respecter la Banque de France.

Pauvres niguedouilles que ces Communiards ! On pourrait presque dire d'eux qu'à aucun moment ils ne furent à la hauteur de la situation, — ils n'eurent pas le nez assez creux pour assurer le triomphe de leur cause.

Ils ne furent chouettes que sur les barricades, lorsqu'il fallut se faire casser la figure.

C'était insuffisant, nom de dieu ! Ils auraient mieux fait de rendre les barricades inutiles en frappant la bourgeoisie au cœur.

Rien de plus simple ! Il leur suffisait de foutre le grappin sur la Banque pour couper la chique à la réaction versaillaise.

Ils ne le firent pas.

Bien loin de vider cette maudite baraque, kif-kif un œuf à la coque, ils collèrent des gardiens aux portes et ils laissèrent filer à Versailles les millions enfermés dans les caves de cette turne. Cette belle galette ne fut d'ailleurs pas perdue pour tout le monde : Thiers l'utilisa pour faire la guerre aux Parisiens.

—o—

Il y aurait encore bougrement à regagner sur ce qu'on ne fit pas en 1871, — mais il faut que j'abrège !

Le vieux Blanqui avait l'habitude de dire que, pour rendre toute reculade impossible, il faudrait, dès que la Révolution serait en train, que le populo s'aperçoive illico du changement ; que, dans les quarante-huit heures, il constate que son sort s'est amélioré, qu'il bouffe mieux, qu'il est mieux logé, mieux frusqué, etc.

Il avait raison, le Vieux !

Malheureusement, rien de tout cela ne fut tenté pendant la Commune : on ne songea même pas à déménager les purotins des pioles infectes où ils crouissaient pour les installer dans les turnes vides et potables qui abondaient dans tous les quartiers.

Ce c'est justement cette négligence du côté social qui a rendu le triomphe des Versaillais plus facile.

La Commune ne sembla être qu'un gouvernement nouveau, — avec peut-être des fioritures et des sentiments plus humanitaires que le précédent, — mais elle ne donna pas au populo inconscient la sensation d'un régime de bien-être pour tous.

Et c'est justement ce qui devrait donner à réfléchir à ceux qui s'imaginent que la Révolution se fera par la prise de possession des Pouvoirs Publics, — qui rêvent du « quatrième Etat. »

On ne peut pas souhaiter être gouvernés par des hommes plus intègres, plus désintéressés que les membres de la Commune ; ces gas-là n'étaient pas am-

bitieux pour eux-mêmes et n'avaient qu'un dada, — le triomphe de la Révolution.

Ils furent pourtant impuissants, tout comme l'ont été les gouvernements passés et comme le seront ceux qu'il nous faudra encore subir.

C'est que le salut ne peut pas venir de l'Etat, — pas plus que de Dieu !

Le salut du peuple ne peut sortir que du peuple lui-même.

Et c'est cela qu'il faut nous ancrer dans la cafetière si nous ne voulons pas, au prochain chambardement, être victimes de déceptions et de défaites aussi cruelles que celles qu'ont eues à subir aînés.

La Journée du 18 Mars

L'ATTAQUE DES BUTTES

Le 18 mars, vers les trois heures du matin, Paris fut envahi par une foultitude de troupes qui s'essaimèrent dans tous les coins : les Buttes-Chaumont, Belleville, la Bastille, l'Hôtel de Ville, le Luxembourg, etc.

Deux brigades, à peu près 6,000 hommes, furent dirigées sur Montmartre ; la brigade Paturel occupa le Moulin de la Galette, et la brigade Lecomte s'installa à la tour Solférino (sur l'emplacement du Sacré-Cœur).

Les gendarmes commencèrent la tuerie populaire par le massacre de quelques bons bougres de gardes nationaux.

A six heures, la gouvernance triomphait ! Partout, sans anicroches, les canons avaient été raflés et s'ils n'avaient pas déjà été enlevés, c'est parce qu'on avait oublié les chevaux et les prolonges.

Le général Lecomte installa son quartier général sur les Buttes, et Clemenceau, qui était maire de l'arrondissement, vint le féliciter.

Mais, nom de dieu, ça ne va pas se passer comme ça ! Voici que le populo s'éveille ; des gas d'initiative s'en vont de maison en maison appelant les bons feux aux armes.

Les rues se garnissent ! Les groupes se forment, on ronchonne, on se montre les troubadés et les mitrailleuses braquées aux bons endroits et on crache sur l'affiche dont Thiers a fait salir les murs.

Cette affiche contient les boniments habituels des faiseurs de coups d'Etat : « Les coupables seront punis... afin que l'ordre renaisse entier, inaltérable... »

Les femmes furent les premières à s'emballer !

Quand les bonnes bougresses se foutent en révolte, c'est bon signe, nom de dieu ! Avec un sang-froid épatant, elles s'approchent des mitrailleuses, entourent les troubadés et leur font honte de l'infâme besogne dont ils se font les complices : « C'est indigne ! Que foutiez-vous là ? »

Les simples soldats ne pipey pas mot et les sous-offs eux-mêmes tafouillent à peine quelques mots pour leur ordonner de s'éloigner.

LA CROSSE EN L'AIR. ARRESTATION DE LECOMTE

Au poste de la rue Doudeauville, une floppée de gardes nationaux dénichèrent deux tambours que les réacs avaient oublié de crever. Et ils battirent le rappel avec un entrain faramineux !

A huit heures, les gas avaient fait boule de neige ; ils étaient près de trois cents. Sur le boulevard Ornano, ils rencontrèrent un peloton de lignards du 88e qui fraternise avec eux.

Tous en chœur, troubadés et gardes nationaux, montent la rue Mullier

Ce côté de la Butte était gardé par des soldats du 88e qui, voyant leurs camarades mêlés aux gardes nationaux, font signe à la bande de s'amener, qu'ils sont prêts à livrer passage.

Le général Lecomte a vu le coup. Illico il fait relever le poste qu'il remplace par des sergots et il fait boucler dans la tour Solférino les soldats du 88e, — et il ne leur cache pas le sort qu'il leur réserve : « Votre compte est bon ! »

Les sergots tirent quelques coups de feu et les gardes nationaux ripostent. Mais voici que, sans crier gare, la flèche se tire des flutes. Sur leurs derrières dévale une foule houleuse, panachée de femmes, de gosses, de gardes nationaux et de soldats.

Turellement, gardes nationaux et troubades portent leurs flingots la crosse en l'air !

Lecomte se voit cerné ; il écume et, fou de rage, il commande : « Feu ! »

Pas un soldat n'obéit.

— Feu ! gueule encore le galonnard.

A ce moment, un jeune capitaine de la garde nationale s'élance, lève son sabre, la poignée en l'air ; il se découvre et s'adressant aux soldats il leur dit : « Frères, si vous voulez tuer un bon républicain, tirez sur moi. Vive la République ! »

Ça fut le signal de la débandade complète ! Illico, toutes les crosses se lèvent en l'air et, en chœur, les troubades clament : « Vive la garde nationale ! »

Le peuple et l'armée fraternisent et c'est une épatante scène de jubilation !

Sur ce, le général Lecomte et ses officiers sont arrêtés.

REPRISE DES BUTTES

Lecomte fut cor-fuit à la tour Solférino où étaient encore enfermés les soldats que, quelques minutes avant, il avait promis de faire fusiller.

Les gas entendent se venger et ils parlent de déquiller leur général sur le tas ; quelques gardes nationaux, bonnes âmes, s'apitoient sur lui, le dégagent et le conduisent au Château-Rouge, dans la rue Clignancourt, où siégeait l'état-major des bataillons de la garde nationale.

On demande à Lecomte de signer l'ordre d'évacuer les Buttes et il s'exécute.

Sur l'autre côté de la Butte, au Moulin de la Galette, le général Paturel se décarcassait pour déménager les canons ; quelques prolonges et quelques chevaux avaient fini par rappliquer.

Mais, rue Lepic, le populo était massé et il s'opposa carrément à l'enlèvement des canons : les chevaux furent pris par la bride, on leur fit faire demi-tour et les canons furent ramenés à leur place ; après quoi, les traits furent coupés et les chevaux lâchés.

Quant aux artilleurs, c'est à qui leur paiera des demi-setiers chez les bistrotis voisins et ils trinquent et boivent à la santé du populo.

DEBACLE GENERALE

Le général Susbielle était à la place Pigalle avec des chasseurs à cheval. Il ordonne de charger la foule qui est bougrement rouspéteuse, surtout à l'entrée de la rue Houdon ; mais les chasseurs rechignent, ils chargent à reculons, — et le populo de rigoler et d'applaudir !

Un capitaine veut donner l'exemple — et gagner des galons, il s'élance, sabre au poing, et blesse un garde national. Ça lui coûte chérot : il tombe criblé de balles !

Sur ce, le général Susbielle tourne bride et fout le camp sans demander son reste !

Quant aux soldats, sans se faire prier, ils lèvent la crosse en l'air.

A Belleville, aux Buttes-Chaumont, au Luxembourg, l'exemple de Montmartre est contagieux : les troupes lèvent la

crosse en l'air et fraternisent avec le populo.

A onze heures, c'était baclé : le peuple était victorieux sur toute la ligne !

LA GOUVERNANCE EN FUITE

La gouvernaille s'était concentrée au ministère des affaires étrangères.

Dès que Thiers connut les premiers échecs, il donna l'ordre de faire replier les troupes sur le Champ de Mars, puis ensuite d'évacuer Paris.

Quelques ministres protestèrent ; ils auraient voulu conserver quelques points, — entre autres le Trocadéro, d'où il y avait mèche de mitrailler la ville.

Dans l'après-midi, les scélérats du gouvernement eurent une sacrée peur : les bataillons du Gros-Caillou défilèrent devant la turne où ils étaient encore, — ils se crurent cernés !

Sans dire bonsoir à la compagnie, Thiers se fuita par un escalier de service et il se carapatta à Versailles. Il ne s'arrêta qu'à Sèvres — pour se vider — et aussi pour donner l'ordre d'évacuer le Mont-Valérien.

La chiasse des dirigeants prouve combien il eût été facile de rendre définitive la victoire du peuple : si on eût marché sur Versailles sans barguigner, la réaction était flambée !

L'EXECUTION DES GALONNARDS

Du Château-Rouge, le général Lecomte fut reconduit dans l'après-midi au secteur de la rue des Rosiers, — tout en haut de la Butte.

Vers les quatre heures et demie, on y amena Clément Thomas qui avait été arquepincé rue des Martyrs, où il était venu espionner et se rendre compte s'il n'y aurait pas encore mèche de tenter un coup de tréfalgar pour rendre la victoire à la réaction.

Clément Thomas était tellement exécré qu'on ne barguigna pas : il fut collé dans le jardin et, malgré les supplications d'un tapée de types sentimentaux, les gardes nationaux le fusillèrent en un clin d'œil.

Ce fut ensuite le tour de Lecomte. Les troubades qu'il avait voulu faire fusiller le matin ne l'avaient pas perdu de vue :

— Lui vivant, c'est nous qui serons morts demain ! Il l'a dit ce matin : notre compte est bon...

Et le galonnard fut déquillé par ses propres soldats !

Peu après, tous les autres officiers qui avaient été faits prisonniers furent conduits au Château-Rouge et remis en liberté.

—o—

Dans la nuit, l'Hôtel de Ville était occupé par le populo ; le Comité Central s'y installait ; son premier soin était de blâmer les exécutés de Clément Thomas et de Lecomte, et son second turbin fut d'organiser des élections.

Mais de marcher dar-dar sur Versailles il n'eut garde de s'en occuper !

Deux catastrophes

ACTRICE ET MINEURS

Le théâtre de la Comédie-Française a flambé la semaine dernière, kif-kif un bouchon de paille imbibé de pétrole.

Par une veine épatante, la Rôtissoire a pris feu avant que le public ne s'y soit enfourné. Sans ça, mince de victimes ! Les trois quarts, au moins, des spectateurs auraient grillé sur place ou auraient été enfumés dans les couloirs.

Les quotidiens ont assez rabâché qu'aucune des précautions contre l'incendie n'avait été prise sérieusement : le rideau de fer était levé, le grand arrosoir qui doit incendier le théâtre en cas

d'incendie n'a rien arrosé du tout ; quant aux pompiers, ils étaient en balade.

Inutile de rengâter toutes ces histoires !

Le théâtre va se reconstruire et les amateurs d'incendies n'auront pas à se plaindre : on réédifie la rôtissoire sur les plans de l'ancienne turne ; de cette façon, on est à peu près assuré qu'à la prochaine grillade le public sera présent et, comme on n'aura négligé aucune des précautions nécessaires pour rendre impossible sa sortie, la catastrophe sera complète... et on pourra faire des funérailles galbeuses à quelques centaines de victimes !

—o—

Les bourgeois se sont montrés, le jour de l'incendie, — et aussi après, — bougrement répugnants !

Le Théâtre-Français était en plein quartier rupin, en quelques minutes il a été entouré d'une chiee de pleins-de-truffes.

Et le grand dada qui tourneboulait ces pierrots-là était de sauver les « trésors » dont la baraque était farcie.

On entendait tel financier jérémier sur la perte d'un buste, d'un tableau ou d'une tapisserie... et si le mec avait osé dire son sentiment, il aurait avoué que la mort d'une demi-douzaine de prolos le chagrinerait moins que si la statue de Voltaire avait le nez cassé.

Dès les premières minutes de l'incendie on eut la certitude qu'il y avait une victime. Seulement on ne se démancha guère parce que le bruit courait qu'il ne s'agissait que d'une habilleuse. Or, des habilleuses, y en a une trifouillée à Paris ! Pour une de grillée, on en trouve une douzaine.

Ah ! si on avait su que c'était une actrice, — la pauvre Henriot, — on se serait démanché davantage : un peu pour elle-même, pour sa beauté, sa jeunesse... et beaucoup parce qu'elle était — à un autre titre que les bouquins, les tableaux et les statues — un des « trésors » de la Maison de Molière.

Songez donc, une actrice n'est plus une femme pour les pleins-de-truffes : c'est une amulette à richards... et c'est pourquoi c'est plus précieux qu'une habilleuse.

Seuls, sa mère, ses amis, ceux de son entourage ont pleuré dans la pauvre Henriot la jeune fille disparue en pleine jeunesse, — les autres, les richards qui ont versé des larmes de crocodiles sur son cercueil n'ont regretté que l'actrice.

—o—

C'est triste à constater, mais ce n'est que trop véridique, nom de dieu : les seules catastrophes qui émoionnent — aussi bien le populo que les bourgeois — sont celles qui atteignent les richards... dans leur peau ou dans leurs plaisirs.

Quant aux catastrophes qui dégoulinent sur le casquin des travailleurs elles peuvent être dix fois plus terribles, faire vingt fois plus de victimes, — elles passent inaperçues.

La grillade du Théâtre-Français était un accident prévu et attendu, ça n'a étonné personne !... A part les dégâts matériels, — qui sont une foutaise, — il n'y a eu qu'une unique victime.

C'est une de trop !

J'en conviens, mille tonnerres !

Mais enfin, si on veut bien ruminer pendant trois quarts de minute, on reconnaîtra que dans les bagnes capitalistes il arrive journellement que des travailleurs, dans la force de l'âge, ainsi que des gosselines aussi gentilles que l'actrice Henriot, sont boulotés vivants par les machines, étripés et fichus en marmelade.

Comme mort, une telle fin est encore

plus affreuse que de clampsier asphyxiée ou rôtie!

Eh bien, quelle attention prête-t-on à ces victimes?

Aucune, mille marmites!

Ainsi, à peine si l'incendie du Théâtre-Français était éteint que, dans le Gard, au Martinet, un coup de grisou effaçait seize mineurs.

Et foutez, il n'y a pas eu grandes jérémiades au sujet de ces pauvres victimes!

Seize mineurs de plus ou de moins, la belle foutaise!

Les gueules noires, ça ne tire pas à conséquence; ça n'a, pour les richards qu'une double utilité: tirer du charbon et fournir des dividendes.

Mais, à part ça, l n'y a pas à s'en intéresser: que quelques douzaines de mineurs soient écrabouillés par des éboulements ou rôtis par le grisou, c'est de peu d'importance... les gueules noires, ça se remplace sans difficulté!

La chair à travail abonde! Et les capitalistes ont toujours à leur disposition plus de prolos qu'ils n'en peuvent exploiter.

Aussi, tandis que les quotidiens donnaient une foultitude de détails sur l'incendie du Théâtre-Français et ses suites, et tartinaient sur ce chapitre pendant des trois ou quatre colonnes, c'est à peine si, en troisième page, méli-mélo avec les réclames et les couillonades, une quinzaine de lignes étaient réservées à narrer la catastrophe du Martinet qui a coûté la vie à seize turbineurs.

—o—

Que les richards s'intéressent davantage aux catastrophes qui atteignent les leurs — ou ceux qui les amusent — c'est compréhensible.

Mais, cré peiard, ce qui me fiche en rogne, c'est de voir le populo emboîter le pas aux jean-foutre de la haute et chialer sur leurs victimes. — quand c'est des rupins, — et s'en désintéresser lorsque c'est des bons bougres ou des mistouffiers.

Ca, c'est rudement truffe, mille marmites!

AUX COPAINS

QUI GOBENT LE «PÈRE PEINARD»

—o—

Voici un peu plus de deux mois que le «Père Peinard» reparait, — et ce n'est fichtre pas sans difficultés que, chaque semaine, le caneton est sorti du four.

Et cela, faute de galette!

Non pas qu'il en manque des tas pour joindre les deux bouts, — mais, si peu que ce soit, c'est trop.

Actuellement, pour qu'il n'y ait pas de crainte de voir le «Père Peinard» arrêté, faute d'un peu de pognon, il serait nécessaire que sa vente augmente de mille à quinze cents exemplaires par semaine.

Ce n'est fichtre pas le diable!

Un bon coup de collier, un brin d'initiative de la part des copains, et la chose doit se réaliser facilement.

C'est d'ailleurs indispensable, nom d'une pipe!

Il faut que, d'ici quelques semaines, cette augmentation se soit produite, — sans cela le «Père Peinard» sera toujours à la veille de faire la culbute.

Que les copains qui ont à bonne le «Père Peinard» et estiment utile sa propagande poussent à la roue:

Primo, ils peuvent s'aligner pour que le journal soit mis en vente et affiché aux kiosques, mieux qu'il n'est; ils peuvent aussi dégotter de nouveaux vendeurs.

Deuxièmo, en se démanchant au tantinet, il y a mèche, dans son entourage, d'amener un ou deux bons bougres à être lecteurs et acheteurs réguliers du canard.

Troisièmo, ce qui peut se faire aussi et ce qui, — en attendant que vienne une augmentation réelle de lecteurs, — assurerait l'augmentation de la vente, c'est que, chaque copain qui le peut achète, par semaine,

plusieurs exemplaires et les distribue au mieux.

Bondieu, il arrive bien à un chacun de dépenser des «deux ronds» plus mal à propos!

—o—

Mais, si rapide que puisse être l'augmentation de la vente il se passera quelques semaines avant qu'elle soit sensible, — pour la caisse du journal.

Or, c'est illico qu'il faut trouver régulièrement une soixantaine de francs par semaine.

C'est en effet à cela que se borne le déficit.

Avec un peu d'initiative il y a mèche de parer à cette dèche: que les copains qui gobent le «Père Peinard» et seraient au regret de le voir disparaître se décarcassent pour le tirer du pétrin; qu'ils emmanchent des souscriptions et envoient la galette dar-dar, — et, avec un peu de ténacité, on sortira des embarras actuels.

—o—

Des listes de souscription seront envoyées aux camarades qui en feront la demande et comme les sommes versées seront publiées dans le «Père Peinard», chacun pourra se rendre compte de l'amélioration de sa situation financière.

Au surplus, dès que normalement, la vie du canard sera assurée, avis en sera donné et la souscription sera bouclée.

Donc, que les copains qui gobent le «Père Peinard» foutent la main à la poche, — qu'ils se fendent selon leurs moyens.

Et ça ronflera!

Elle n'est pas morte!

Poésie d'Eugène POTIER

On l'a tuée à coups de chassepot,

A coup de mitrailleuse,
Et roulée avec son drapeau
Dans la terre argileuse.

Et la tourbe des bourreaux gras
Se croyait la plus forte.

Tout ça n'empêch' pas,
Nicolas,

Qu'la Commune n'est pas morte!

Comme faucheurs rasant un pré,
Comme on abat des pommes,
Les Versaillais ont massacré
Pour le moins cent mille hommes!
Et ces cent mille assassinats,
Voyez c' que ça rapporte.

Tout ça n'empêch' pas,
Nicolas,

Qu'la Commune n'est pas morte!

On a bien fusillé Varlin,
Flourens, Duval, Millière,
Ferré, Rigault, Tonv. Moilin,
Gavé le cimetière

On croyait lui couper les bras,
Et lui vider l'aorte.

Tout ça n'empêch' pas,
Nicolas,

Qu'la Commune n'est pas morte!

Ils ont fait acte de bandits,
Comptant sur le silence,
Ach'vés les blessés dans leurs lits
Dans leurs lits d'ambulance.
Et le sang inondant les draps,
Ruisselait sous la morte.

Tout ça n'empêch' pas,
Nicolas,

Qu'la Commune n'est pas morte!

Les journalistes policiers,
Marchands de calomnies
Ont répandu sur nos charniers
Lers flots d'ignominies.

Les Maxim' Ducamp les Dumas,
Ont vomé leur eau-forte.

Tout ça n'empêch' pas,
Nicolas,

Qu'la Commune n'est pas morte!

C'est la hache de Damoclès,
Qui plane sur leurs têtes.
A l'enterr'ment de Vallès,
Ils en étaient tout bêtes.

Fait est qu'on était un fier tas
A lui servir d'escorte!

C' qui vous prouve en tous cas,
Nicolas,

Qu'la Commune n'est pas morte!

Bref, tout ça prouve aux combattants
Qu' Marianne a la peau brune,
Da chien dans l' ventre et qu'il est temps
D'crier: Vive la Commune!

Et ça prouve à tous les Judas
Qu' si sa marche de la sorte,
Ils sentiront dans peu

Nom de Dieu!

Qu'la Commune n'est pas morte!

MILLIARDAIRE REPENTANT

Connaissez-vous Carnégie?

Non, n'est-ce pas... Jamais vous n'avez pris un verre sur le zinc avec ce type là?

C'est qu'il ne fréquente pas les bistrotts; quand il veut léter une goutte, il n'a pas besoin de s'enfoncer un demi-stroc sur le comptoir; il a du picolo en cave... et du meilleur!

Carnégie est un milliardaire, mais un milliardaire comme il n'y en a pas épais! Après avoir été un cynique et féroce exploiteur, voici que, sur le tard, il lui vient des scrupules et il a honte de ses millions.

A-t-il au cœur le remords des misères qu'il a semées pour accaparer les centaines de millions qui font de lui le Roi du Fer?

Je ne sais pas, nom de dieu!

En tout les cas, il répète couramment que: «Tout homme qui meurt riche meurt déshonoré!» et il se vante de dépenser son milliard, jusqu'au dernier radis, avant de casser sa pipe.

—o—

Carnégie est un parvenu.

En 1845, âgé de onze ans, il débarqua à Pittsburg avec ses parents, des pauvres bougres d'émigrants écossais que la misère avait délogés de leur pelélin. Son premier métier fut de porter des dépêches: il gagnait de cinq à dix francs par semaine.

Le même Carnégie fut aussi embauché dans une filature, comme aide, à raison de 6 fr. 25 par semaine.

Ohé, les petits télégraphistes, et vous aussi les petits fileteurs, poussez-vous du col! Vous avez un bon métier: suivez la filière et vous deviendrez de gros richards.

Evidemment Carnégie n'était pas une tourte. Après avoir été télégraphiste, fileteur, il fut employé des chemins de fer; puis encore il fit trente-six métiers...

A soixante ans, sa fortune dépassait le milliard et son revenu était, par jour, de mille de cent cinquante mille francs!

Les usines Carnégie sont les plus gigantesques de la boule ronde: vingt mille ouvriers et employés y turbinent sans dératier. Ses établissements métallurgiques forment trois villes, dont une porte son nom; il a un chemin de fer à lui, long d'à peu près quatre cents kilomètres, qui amène à ses usines SON minerai et SON charbon, tiré de ses mines.

Admirez à quoi peut arriver un prolo avec de l'ordre et de l'économie!

Si, quand il était apprenti, Carnégie avait gaspillé les six francs vingt-cinq qu'il gagnait par semaine, au lieu de les coller à la caisse d'épargne, il ne serait pas arrivé à se faire une petite pelote d'un milliard.

Je t'en fous! Ce n'est pas parce qu'il était économe que Carnégie s'est enrichi, c'est parce qu'il fut assez fripouillard pour exploiter ses semblables, les faire travailler à son profit, et s'il a économisé quelque chose, c'est la belle galette qu'il a volée aux milliers de travailleurs qu'il a grugés.

Il en est de ce sac-à-millions comme de tous ses pareils: c'est le travail d'autrui qui l'a enrichi et non le sien!

Quand il eut quat'sous, au lieu de les fiche à moisir à la caisse d'épargne, il s'en servit pour exploiter les camarades.

C'était en effet le seul truc pour s'enrichir: on n'amasse pas des millions en s'esquintant le tempérament et en bâchant comme un nègre. Serait-on assez mariole pour s'appuyer des journées de trente-six heures qu'on n'y arriverait fichtre pas.

Pour faire fortune, il faut être riche... il faut faire marcher les capitaux... son profit, leur laisser toute la part... bouffier à moitié et empêcher le reste.

C'est ce que dit Carnégie ! Il fut un exploitateur à l'époque où on ne s'en rendait pas compte... il se servait de plusieurs sources de pétrole. Puis il menaça, opéra, tripatouilla... et il devint le Roi du Fer !

Au point, qu'à l'heure actuelle, il a cent cinquante mille francs de revenu quotidien.

Voilà qui représente une superbe tripatouille de pauvres bougres croyant de l'ain ! Si le revenu de ce satand était réparti à raison de mille francs par tête et par an, ça ferait... avec son revenu d'un jour... cent cinquante bons bougres qui seraient du pain sur la planche pendant un an.

Et si on distribuait, dans les mêmes proportions, la totalité des revenus annuels de Carnégie, il y aurait de quoi fiche à bouffier, à raison de mille balles par an et par tête, à 44,750 bons bougres.

Oui, nom de dieu ! La part que s'est accaparée Carnégie serait suffisante pour faire croître annuellement quarante-quatre mille sept cent cinquante prolés !

-o-

En 1892 une lubie passa par la citrouille de Carnégie : il donna ordre de rogner les salaires des prolés d'une de ses usines, à Homestead, près de Pittsburg.

Il en résulta une grève qui fut tout plein caractéristique : elle vira vite à la guerre sociale, et si elle se termina par la défaite des prolés, ce n'est pas que ceux-ci aient manqué de nerf, — c'est parce que Carnégie sut opérer crapuleusement !

D'abord, il fit fortifier son usine.

Toutefois, les forlifs de Homestead n'avaient rien de commun avec les forlifs de Paris : c'était pas des grands murs avec des talus et des fossés pleins d'herbes ou que les parolins peuvent roupiller à l'aise, — de même que les jeunesse peuvent s'y hécotter sans être effarouchées.

Nom de dieu non !

Carnégie étant un bandit « fin-de-siècle » les forlifs de son bague furent « fin-de-siècle » aussi.

Il faut vous dire, les camarades, que le bague d'Homestead est grand comme une ville : il y avait, en 1892, au moins 4,000 ouvriers.

Ceci dit, je vous détaille les forlifs :

Le bague fut entouré d'une grande palissade de quatre mètres de hauteur qui, entourant l'usine, n'avait pas moins de dix kilomètres de long.

Au dessus de la palissade, et tout du long, avaient été alignés, à bonne distance, quatre gros fils de fer piquants... des fils de fer pas ordinaires ! L'électricité circulait dans les quatre et le prolo qui y aurait posé les pattes aurait été foudroyé sur le coup.

En outre, de dix mètres en dix mètres, des meurtrières avaient été réservées dans la palissade : oh mais, ces trous n'étaient pas faits pour des fusils ou des canons !

A l'intérieur de la palissade, et toujours tout du long, on avait collé deux tuyaux, l'un rempli d'eau glacée, l'autre d'eau bouillante ; à chaque meurtrière étaient posés des robinets qu'on n'avait qu'à ouvrir pour inonder les assaillants, — on les gelait ou on les cuisait à volonté !

Et ces maudits tuyaux portaient loin, nom d'une rube ! Ils avaient autant de force qu'un jet de pompe à incendie.

Puis, au milieu de l'usine, à l'endroit le plus élevé, la direction avait fait dresser une petite tour Eiffel qui servait d'ob-

servatoire. De là, avec un gros phare électrique, on éclairait le pavé autour de l'usine, qui était ainsi à l'abri d'une surprise.

Ces préparatifs de guerre terminés, Carnégie crut pouvoir commencer les hostilités : il donna l'ordre de rogner les salaires... et ce fut la grève !

Seulement, comme Carnégie n'avait guère confiance en la gouvernance, ni en ses poudres, ni en ses soldats, il s'adressa à Pinkerton.

Pinkerton était, à l'époque, le grand fournisseur d'assassins à gages : il avait rascolé des bandes de scélérats, les avait armés et, moyennant finances, ces troupes de spadassins se mettaient à la disposition du capital qui avait des démêlés avec ses ouvriers.

Les prolés de Homestead y trouvèrent un cheveu. Quand ils virent que les bandes de Pinkerton rappiquaient, ils bloquèrent les transports qui les avaient amenés et les empêchèrent de débarquer : puis ils récolèrent tous les fontaux de pétrole qu'ils purent dénigoter, les vidèrent dans la cuve et y foutirent le feu.

Il s'en fallut de peu que les Pinkerton ne fussent brûlés vifs !

Je m'arrête, il n'y a pas meche de narrez dans le détail tous les incidents de cette lutte épouvantable entre Carnégie et ses prolés.

Il arriva ce qui est trop commun : embobinés par des pieuse-froid et des prêchours de catme, les grévistes furent roulés.

Sur ce, un riche ficu de New-York, Berckermann, eut l'idée de venger les victimes de Carnégie : il s'en vint à Pittsburg et il essaya de friasser le « Vice-roi du Fer », le directeur Frick, une crapule qui, plus encore que Carnégie, était le responsable de la grève et des misères qu'elle avait entraînées.

Berckermann ne réussit qu'à blesser Frick, et il paya son acte de sa liberté : il est encore au bloc, dans un bague d'Amérique.

-o-

Aujourd'hui, en voici bien d'une autre : Carnégie et Frick, brouillés à mort, sont en procès.

Question de galette, comme de juste ! Frick réclame à Carnégie une tripatouillée de millions qu'il prétend lui être dus. Et Carnégie ne veut rien savoir.

Mais il paraît que la vraie raison de la brouille de Frick et de Carnégie est ailleurs : Frick n'est pas content de voir son copain en exploitation tourner en « petit manteau bleu », — de là sa rogne !

Frick aurait voulu emmancher l'accaparement de l'acier. Si Carnégie avait voulu, ce « trust » eût rapporté à chacun d'eux quelques centaines de millions.

Mais Carnégie n'a pas voulu.

Cette carne est devenue humanitaire... Pourquoi pas ? Galliffet nous a bien dit qu'il est socialiste !

Et voici que ce féroce exploitateur se fait tout miel et tout sucre, — kif-kif Galliffet ! — et passe son temps à fonder des œuvres philanthropiques.

Son dada, c'est les bibliothèques. Ce qui, aux Etats-Unis et en Angleterre, est à peu près l'équivalent des « Universités populaires » que, depuis plusieurs mois, en France, nous avons vu s'ouvrir un peu partout.

Il y a bougrément à dire sur ces sa-crées « Universités » !

L'engouement qu'ont pour elles les bourgeois devrait mettre le populo en garde... Ce n'est pas pour l'instruire, ni pour l'améliorer réellement que des riches ouvrent bibliothèques et universités : c'est pour lui faire oublier sa misère matérielle et, par le mirage de l'instruction, de la science et de tout ce qui

d'en suit, lui faire perdre de vue que tout ce qui ne tend pas à rapprocher le populo de la Révolution est un déviateur.

Les universités en question pourraient bien jouer, en vingtaine d'années, le même rôle que les écoles dans les dix années : là où il faut négliger la mistouffe et, en secouant les beaux orateurs ou en érotant les bons arrivains, on oublierait que pour s'émanciper réellement il n'y a qu'un moyen : démolir l'Etat et prendre possession de tout le batracian social.

Pour en revenir à Carnégie, comme je l'ai dit en commençant, il seigne volontiers que « tout homme qui meurt riche meurt déshonoré » !

Et alors il dépense... pour ne pas crever déshonoré !

En quelques années rien que pour fonder des bibliothèques, il a dépensé soixante millions. La Pensylvanie, qui est le pavé où il a fait fortune, est semé de bibliothèques carnégiennes. Il en a aussi créé en Ecosse, à Edimbourg et à Dumberline, son village natal.

Outre ça, il paraît qu'il a des idées toutes spéciales sur l'origine et la formation des grosses fortunes : il admet qu'il faut un peu d'effort au début, mais il affirme que, quand un jean-foutre a commencé à s'enrichir, il n'a plus ensuite qu'à se croiser les bras : les millions lui viennent par la force des choses, — tout comme l'eau s'en va à la rivière.

Voilà un raisonnement qui, surtout de la bouche d'un milliardaire, va faire groumer les économistes bourgeois.

-o-

Assez causé de cette carne de Carnégie.

Il n'y a pas à l'admirer : en gaspillant ses millions en œuvres philanthropiques, il fait peut-être plus pour la conservation de la société capitalote que les millionnaires vadrouilleurs.

Et puis, Carnégie ne proclame pas que l'exploitation soit crapuleuse : il continue à toucher ses espantouillants revenus et à vivre de l'exploitation de ses milliers d'ouvriers.

Pourquoi donc ne s'est-il pas dégrégé ? Pourquoi donc n'a-t-il pas pris l'initiative de rendre à ses prolés l'utilité, les mines et tout le batracian industriel dont il tire un si énorme profit ?

Tout de même, quoi qu'on dise, c'est une drôle d'époque que celle où l'on voit le massacreur Galliffet se proclamer socialiste et l'exploiteur milliardaire Carnégie avouer que ceux qui meurent riches sont déshonorés !

Ça prouve qu'il y a quelque chose de cassé dans la mécanique de la société bourgeoise... Et ça pourrait bien prouver aussi qu'on est plus proche du chambardement final qu'on ne le suppose !

LES GRÈVES DANS L'AUBE

Mon vieux Peinard,

La grève bat toujours son plein ici, sau-chez les teinturiers et chez les fleurs, on signale quelques rentrées, — chez les bonnetiers, il n'y a pas une seule défection.

Les singes ne veulent toujours rien savoir et les grévistes semblent plus décidés que jamais, à ne pas rentrer sans que satisfaction leur soit accordée.

Les patrons mijotent une nouvelle crapulerie. Ils ont écrit collectivement au préfet que, non seulement ils ne sont pas disposés à augmenter les tarifs « qui sont », prétendent-ils, « plus élevés que dans les autres villes où on fabrique de la bonneterie et qu'à l'étranger », mais que, en raison de la grève qui force leur clientèle à se fournir dans d'autres centres, ils se verraient plutôt dans l'obligation d'abaisser leurs tarifs au niveau de ceux payés dans les autres pays où l'on fait de la bonneterie.

Et cela, disent-ils, afin de pouvoir lutter efficacement contre la concurrence que leur font les fabricants qui payent moins qu'eux, et retrouver des salaires que la grève leur aura fait perdre.

Cela revient à dire que, si les bonnetiers

n'ouvrent pas l'œil, quand ils auront repris le turbin, il leur pend au nez une fière chandelle de diminution.

Et, en opérant cette crapulerie, les patrons expliqueront aux ouvriers que c'est par bonté d'âme qu'ils se décident à rogner les salaires : ce sera pour rattrapper la clientèle perdue et ne pas laisser sans ouvrage ces pauvres travailleurs.

On n'aura jamais vu d'exploiteurs aussi philanthropes !

En attendant d'en être là, les singes font tout pour semer la discorde dans le camp gréviste ; les bruits les plus divers et les plus sinistres sont fichus en circulation. Mais, jusqu'à présent, toutes ces manœuvres n'ont eu d'autre résultat que d'exciter les bonnetiers à la résistance à outrance.

Les contre-maîtres de certaines usines font le raccolage des lâcheurs, kif-kif les malheureuses faisant la retape sur les mails.

Ces bourriques de sacs-à-mistoufle s'adressent de préférence aux pauvres bougres qui ont une chienne de loup de la maison ; ils savent que ceux-là sont plus faciles à embobiner... Dam, ça fend le cœur de voir les mioches pâlir de faim ! Ah, si on n'avait que sa peau, on s'en foutrait ! Mais, pour que les petits n'aient pas faim, on plaque la grève, et on devient un faux-frère..., pour peu que le contre-coup vous vienne prendre par les sentiments.

C'est ça qui explique quelques rentrées chez les teinturiers et chez les fileurs.

Dans ces bagnes, on y exploite des quantités de prolons originaires d'Alsace, — et ces sacrés Alsaciens font des gosses kif-kif les lapins !

Les piaileries de leurs mammilles sont des circonstances qui, neuf fois sur dix, expliquent, — si elles n'excusent pas, — le lâchage de ces turbineurs.

J'ai dit qu'un calme plat est souvent précurseur de la tempête.

Serait-ce le commencement du chahut ?

Lundi matin, à 6 heures et demie, plusieurs milliers de grévistes se sont réunis et sont allés manifester par toute la ville, chantant « L'Internationale » et le « Drapeau Rouge ».

Devant chaque atelier, le flot des manifestants s'arrêtait et, tous en chœur, les gars poussaient un farameux « Vive la Grève » !

A deux heures de l'après-midi, plus de dix mille bons bougres sont allés, musique en tête, à la gare, pour recevoir Maxence Roldes, qui devait venir à Troyes « pour soutenir le moral des grévistes » et leur indiquer les moyens de mener à bien leurs revendications.

Maxence Roldes dira-t-il aux grévistes que pour être victorieux, ils doivent compter sur leur propre énergie, sur la vigueur de leurs biceps, et non l'éloquence de tel ou tel ?

Comme Roldes n'est pas venu, les manifestants ont parcouru la ville et les faubourgs en clamant des chansons galbeuses et en criant : « Vive la Grève ! » devant les ateliers.

En voyant ces gars décidés, en les écoutant chanter les vibrants couplets du « Drapeau Rouge », je me disais : « Si ces milliers de prolons ne se contentaient pas de chanter !... S'ils voulaient !... Comme leurs misères seraient tôt finies... »

Mais, voilà le grand hic : ces travailleurs ne savent malheureusement pas qu'ils n'ont qu'à vouloir pour pouvoir tout !

Ah, ce que ça ne ferait pas long feu !

Cette semaine apportera vraisemblablement un changement dans la situation à Troyes, — ça ne peut plus durer ainsi !

A Romilly, pas de changement.

A Estissac, la grève s'est finie sans concessions.

A Aix-en-Othe, on signale des rentrées partielles avec des concessions plus ou moins importantes.

A Palis, Villemour et les environs, les grévistes tiennent bon.

Je ne peux résister à la tentation de signaler aux bons bougres, lecteurs du « Père Peinard », un singe phénoménal, — il est le seul, l'unique ; enfin, il est épatant !

Il perche à Romilly, et il a accordé d'emblée l'augmentation que ses turbineurs lui réclament ; puis, il les a engagés à continuer la grève, jusqu'à ce que leurs copains aient triomphé.

Et ce n'est pas tout ! Pour aider ses grévistes à supporter la grève, sans trop se brosser le ventre, ce patron mirobolant leur donne 400 kilos de pain par semaine.

E. DELORME.



AUX USINES SAINT

Y a du grabuge chez le marquis de Carabas !

Les prolons de plusieurs des bagnes industriels dont les Saint frères sont exploités, dans la Somme, viennent de se fiche en grève.

La cessation de travail a été mise en branle, la semaine dernière, par des bonnes bougresses, pelotonneuses et fileuses, de l'usine des Moulins Bleus.

Comme les Saint sont des sangsues qui rognent tant et plus sur les salaires, de sorte que leurs prolons, croupissant dans la dèche noire hésitent à protester, — peut-être, sans une vacherie nouvelle des matadors de la haute, la grève se fût éteinte sans prendre de l'extension.

Mais voilà que, jeudi matin, sur un signe du directeur des Moulins Bleus, les pandores étaient à la porte du bagne.

Et chacun, le maire le premier, de se demander : « Qu'y a-t-il donc de cassé ? »

Quand les prolons de l'usine eurent appris que les charpentiers à Loubet s'étaient amenés à cause de la grève des ouvrières, l'envie leur est venue de se fiche en grève à leur tour.

Le directeur du bagne, un sac-à-mistoufle nommé Ducrotoy, a d'ailleurs jeté du pétrole sur le feu en engueulant quelques bons bougres, qu'il a traités de feignasses parce qu'ils étaient venus pour protester contre la présence des pandores.

Rien qu'aux Moulins Bleus, il y a onze cents grévistes, dont trois cents bonnes bougresses.

Puis, coup sur coup, les prolons des bagnes de Saint-Remy, d'Arondel, de Berteaucourt et de Saint-Léger se sont fichus en grève.

Le malheur est que les pauvres gas bornent leurs réclamations, autant dire à pas grand chose : ils se limitent à réclamer une petite augmentation de salaire et à ce que, pour le travail, on leur fournisse du fil de bonne qualité ; en outre, ils réclament le renvoi d'une brochette de contre-maîtres, sous-directeurs et directeurs, — tous plus bourriques les uns que les autres.

Comme les Saint sont les despotes de la région, les maires des patelins d'usines (qui, pour la plupart, turbinent chez les Saint), les gendarmes et le commissaire spécial qui, jadis, résidait à Longpré, sont au service particulier du vieux Charles Saint, bouffe-galette de Doullens.

Pour ce qui est du préfet, étant donné que les Saint sont archi-millionnaires et que l'un d'eux est député, il ne peut que leur lécher le croupion et être leur très humble serviteur.

Les grévistes étaient tous éparpillés, avant la grève. Ils n'ont songé à se grouper et se syndiquer que depuis. C'est dire que, n'étant pas à la coule de toutes les manigances crapuleuses des exploités, — parce qu'ils n'ont pas l'habitude de tenir tête à leurs dévorants, — ils risquent d'être roulés.

Et puis, sans voir plus loin que le bout de leur nez, les prolons des Moulins Bleus et de Saint-Remy s'alimentaient à une coopérative patronale qui dessert les Moulins Bleus. Ils payaient tout bougrement cher et, en outre, le jour où ils ont plaqué le turbin, la coopérative leur a coupé les vivres.

Pourquoi donc ne s'approvisionnaient-ils pas chez les petits commerçants ? Ou mieux, pourquoi n'ont-ils pas créé une coopérative à eux ?

Parce qu'ils ne savaient pas !

Désormais, les pauvres gas sont fixés : ils savent que les capitalistes sont de sacrés charpateurs et que les prolons n'ont à attendre que misère et mort.

Ce qui serait chouette, — et aurait peut-être chance d'influencer ces maudits Saint, — c'est si tous les prolons, qui n'ont pas encore plaqué le turbin, se solidarisaient avec les grévistes.

Si la grève devenait générale dans leur bagne, — c'est ça qui serait épatant !

Et puis, ce qu'il faudrait que les gas se fichent dans la citrouille, c'est que les grévistes

les plus efficaces, pour le populo, sont celles qui durent le moins longtemps :

Courtes et bonnes !

Et elles sont d'autant plus bonnes que les grévistes ont été énergiques !

CRIME CAPITALISTE A CARMAUX

Les mineurs de Carmaux sont des bons bougres, — pas méchants pour deux sous.

Pas assez méchants, nom de Dieu !

Lorsque, exaspérés par les crapuleries sans nom du maudit marquis de Solages, ils se décidèrent — à bout de patience, — à se fiche en grève, ils se montrèrent prêts à toutes les concessions.

Ils firent toutes les avances imaginaires et ne s'offusquèrent d'aucune manœuvre malpropre et jésuitique du marquis.

Primo, ce nom de Dieu de Solages ayant refusé de recevoir Viviani que les mineurs avaient choisi pour parler en leur nom, ils renoncèrent à son intervention.

Deuxièmement, ils proposèrent l'arbitrage d'un ministre ou de n'importe qui, — et le marquis refusa encore !

Troisièmement, les grévistes eurent une idée qui (si elle n'est pas heureuse) prouve au moins leur grand esprit de solidarité : leurs exploités ne voulant pas consentir à augmenter les rouleurs, les mineurs proposèrent de prélever un tant pour cent sur leur prime (deux pour cent) en faveur des copains rouleurs.

Cette solution ne tirait pas un radis du coffre-fort du marquis de Solages. Eh bien, malgré ça, ce jean-foutre d'aristocrate exploiteur n'a rien voulu savoir : il veut être le maître jusqu'au bout, — il ne veut céder en rien à ses esclaves.

Certes, c'est un riche exemple de bonne camaraderie qu'ont donné les gueules noires de Carmaux en proposant de se rogner à eux-mêmes leur paye pour grossir un brin la trop maigre part de prolons moins payés.

Mais, foutre, il ne faudrait pas qu'une telle pratique se généralisât !

Quand des turbineurs réclament, ce n'est pas pour obtenir une part du salaire des copains un peu mieux payés, — c'est pour essayer de rogner la part des capitalistes.

Si l'exemple des Carmausiens était suivi, on arriverait vivement à une garce d'égalité dans la mistoufle.

Or, il faut bien se dire que tous les anicroches dont pâtissent actuellement les mineurs de Carmaux, proviennent de ce que les bons bougres se sont montrés de trop bonne composition vis-à-vis des capitalistes.

Quand on est forts, on ne parlemente pas, on ne discute pas et on ne mendigote pas !

Quand on est forts, impose ses quatre volontés !

Or, mille dieux, les mineurs sont forts, — ils n'ont qu'à vouloir pour être tout-paisants.

A voir les gueules noires si bonnes pâtes, les exploités et leurs larbins se sont cru tout permis, — même de tirer à la cible sur les grévistes !

C'est ce qui vient d'arriver à Saint-Benoît, un petit patelin tout proche de Carmaux : un bon bougre, le citoyen Imbert, membre du comité de défense, était en balade dans ces parages avec quelques copains. Il s'éloigna un tantinet pour poser culotte et, comme il reboutonnait son grim-pant, un larbin du marquis de Solages, un des plats-culs les plus enragés du comité des étranglants, un crapulard nommé Antraigues, lui tira un coup de fusil, pres-qu'à bout portant dans le ventre.

Le citoyen Imbert a été transporté à Carmaux dans un triste état. Il aura de la veine s'il en réchappe !

Quant à son meurtrier, le larbin de Solages, Antraigues, on n'a pas pu faire moins que de l'arrêter, — seulement, les chieurs d'encre à la solde des capitalistes ont illico inventé une histoire pour excuser le tueur : ils ont prétendu qu'il a été attaqué.

C'est une sacrée menterie !

Antraigues était à l'affût, — il guignait un mauvais coup à faire pour le compte de son patron, le marquis de Solages.

Et le bandit a réussi !

Illico, on a fait radiner une charibotée de pandores qui, maintenant, guettent les grévistes, prêts à leur tomber sur le lard.

Et, en plus des pandores, les troubades peuvent s'amener d'un moment à l'autre !

Voilà comment notre sacré ministère de soldado socialarde-opportuniste comprend la défense des travailleurs :

Le laïzin d'un capitale commet un crime sur un prolo, et on envoie des gendarmes pour surveiller les victimes !

Quant à expédier des pandores pour arrêter le véritable responsable de l'assassinat d'Imbert, — le marquis de Solages, — Millerand n'y a pas pensé !

A LA MAISON DU PEUPLE

Samedi soir et dimanche après-midi, le Théâtre Social a donné, à la Maison du Peuple, impasse Pers, la primeur d'une galbeuse pièce anarchote, « Montjuich », œuvre du camarade Chéri Vinet.

Le titre indique assez le sujet du drame inspiré par les événements d'Espagne : on assiste aux persécutions contre les anarchistes, dont l'explosion de la rue Cambios Nuevos fut un des incidents ; puis sont retracées les tortures que supportèrent dans l'affreuse forteresse les camarades incarcérés et, comme conclusion, la fusillade et la vengeance !

Au premier acte, réunion d'un groupe anarchiste dans son local ; on discute tandis que la Barcelone catholique processionne. La toile se baisse sur la prise d'assaut, par la police, du local, parce qu'une bombe a écrabouillé quelques processionnaires.

Au second acte, le gouverneur de Barcelone explique que la bombe a permis de coffrer tous les anarchos et que la ville est « pacifiée ».

Le troisième acte se déroule dans les cachots de Montjuich, où gisent les victimes de l'Inquisition moderne, et l'auteur nous fait assister aux tortures infligées à l'un des innocents.

Le quatrième et dernier acte nous montre l'exécution des cinq innocents et, de suite après (avec un croc-en-jambe historique !) la revolverisation du monstre Canovas.

— 0 —

Certes, si on voulait critiquer, il y aurait mèche !

Pourquoi Chéri Vinet a-t-il fait son drame en vers ?

Mais mieux est de considérer simplement le côté propagandiste : à ce point de vue, le drame de « Montjuich » est très chouette et il a été bougrement applaudi par l'auditoire, composé de sociaux de toutes nuances et d'anarchos.

Les bons lieux du Théâtre Social n'ont pas la prétention de faire le poil aux « M'astu-vu » de la Comédie-Française ; ils savent que le théâtre est un bon moyen de propagande et ils s'y adonnent de leur mieux.

Or, qui fait ce qu'il peut fait bien !

Il n'y a à critiquer que ceux qui n'en foutent pas une datte !

Les acteurs, des prolos qui se sont bombardés artistes pour la circonstance, ont joué avec passion, — quelques-uns très bien !

Au total, bon turbin !

Il n'y aura pas que ces deux seules représentations de « Montjuich » ; la pièce sera rejouée à Paris, dans d'autres salles, et aussi en banlieue.

L'auteur se met d'ailleurs à la disposition des groupes, soit pour la lecture de la pièce, soit pour la leur communiquer.

EN BANLIEUE

PUTEAUX

SERGOCRATIE. — Quelques jeunes gens, n'ayant rien demieux à faire, flânèrent l'autre jour sur le rond-point des Bergères. Pour passer leur temps, ils se mirent à jouer aux dés. Ça ne gênait personne.

Tel ne fut pas l'avis de six sergots qui, flanqués de leur brigadier, s'amènèrent et fontirent aux joueurs une chasse en règle. Les ayant arquincés, non contents de les trimballer au poste, sans plus de gêne, ils les passèrent incontinent à tabac.

Un bon bougre, révolté de voir les sergots faire pleuvoir les gnons dru comme grêle sur les pauvres gars, s'interposa. Ah, malheur ! Il n'avait pas dit une parole que déjà, il allait subir le même sort que ceux en faveur de qui il rouspétait.

Peu soucieux de sentir sous son râble la patte d'un sergot, il s'esbigna ; ce que voyant, le brigadier, à coups de revolver, tira sur le fuyard, comme sur un lapin. Une balle porta dans les fesses, où elle est encore.

Des habitants, que les coups de feu avaient attirés, rouspétèrent ; mais les sergots qui sont tout-puissants en rigolèrent. Ils auraient bien tort de se gêner, puisqu'on leur laisse faire toutes leurs crapuleries !

Le prestige de l'uniforme est tellement ancré dans la populace, que dix bons bougres ont le trac d'un sergot.

Il faut pourtant bien se dire que pour éviter les crapuleries du genre de celle qui vient de se passer à Puteaux il n'y a qu'un moyen : c'est que le populo se décide à museler la ficaille... à grand renfort de pains, de châtaignes et de marrons !

SAINT-DENIS

ENCORE L'UNION. — Quelques groupes sociaux, désireux de faire malgré tout la fameuse union, que rend impossible la politicallerie, s'étaient réunis dimanche salle Leprince, rue du Canal. Après avoir ergoté, discutaitillé pendant quatre heures d'horloge, ils accouchèrent enfin d'un projet de fédération autonomes.

Vrai, y avait de quoi vous dégouter, à tout jamais, des fariboles du socialisme parlementaire, dans cette sacrée réunion.

Que de mots ! Et combien d'inutiles ! Ce projet, qui pouvait être bâclé en cinq sec a nécessité une douzaine de discours.

Ça a été pire encore quand il a fallu baptiser le nouveau groupement : les uns en pinçaient pour un nom, les autres pour un autre... Enfin, au bout de trois quart d'heure on s'est mis d'accord.

Accord superficiel ! Après plusieurs tours de votallerie on s'est séparé, sans avoir pris aucune décision ferme, — guère plus avancé qu'avant ! Et on s'est donné rendez-vous pour dans quinze jours.



Charité de cafards

LIANCOURT. — Il y a un mois, la compagnie d'un bon bougre se cassait la patte et s'alitait.

Une béguine s'amena, la gueule enfarinée. Le prolo lui expliqua gentiment que, débarassé de préjugés, ni lui ni sa compagnie n'avaient que faire de ses services.

La guenon, furieuse d'être évincée, s'en alla clabauder chez les bigots qu'elle avait été insultée et jetée brutalement à la porte.

Quand cela serait il n'y aurait pas de mal, — mais c'était faux ! En dégobillant son mensonge, la même savait que par ricochet, elle nuirait au bon bougre, — et ça n'a pas été.

La fille du copain était en place chez des bigots qui, stylés par la béguine, se mirait à agoniser la pauvre de sottises, lui firent une vie d'enfer, allant jusqu'à la priver de boulotage.

— Espèce de saleté ! lui dit le maître, un soir qu'elle servait à table.

— Une saleté comme moi ne peut rester chez des gens aussi propres que vous !... leur répliqua la gosse et elle ficha son camp.

Et voilà comment les béguines et les bigots pratiquent la charité !

Au bague Pascal-Valluit

VIENNE. — Depuis la fin de la grève, bon nombre de prolos sont mécontents et se plaignent, plus que jamais, du bague Pascal-Valluit.

Une tapée d'ouvrières et d'ouvriers ont été obligés de déménager du bague pour se soustraire à la roserie du singe et à la canaillerie des contre-coups, qui sont plus salauds les uns que les autres.

Quand les turbineurs seront-ils décidés, à envoyer patre patrons et sacs-à-mistouffes, — non pas pour se laisser monter le job par une bande de politiciens, venus pour leur foutre de la poudre de perlispin aux yeux, — mais bien pour prendre possession de l'usine et la faire tourner au profit des bons bougres.

Les grandes Compagnies

LE VERDON. — Quel chouette débarras, nom de dieu, si un nouveau Duguesclin amenait à la crevaillon les « Grandes Compagnies » modernes, qui chapardent mille fois plus que les grandes Compagnies d'an-

tan que la célèbre fripouille de connétable amena périr en Espagne.

Et foutez, tant qu'il y serait, y aurait pas d'inconvénient à y joindre la Compagnie du Médoc, qui, quoique petiote, est richement célèbre par sa pingrerie, la vétusté de son matériel et l'allure escargotique de ses trains.

Cette garce de Compagnie fait groumer ferme contre elle les pétrousquins de ces parages.

Il y a de quoi, cochons de moines !

Ainsi, il y a à peine une quinzaine, elle a réussi, dans une adjudication pour la concession des terrains du génie, à déloger deux concessionnaires, en casquant des prix fabuleux pour grand de terrain comme un mouchoir de poche.

D'autre part, ces grinches s'entendent à merveille pour se rattrapper sur le petit monde de la galette versée aux traine-rapière ; elle prolonge sa voie jusqu'à Pointe-de-Grave et la charogne de Compagnie a bravement offert deux centimes le mètre carré pour le terrain qu'elle roustit aux paysans.

Ce qui la distingue, c'est un culot épantant. Elle opère sans crier gare et fiche son grappin sur les terres des campluchards sans autre forme de procès.

Elle pourrait se gourrer, cré bon dieu, si elle compte que ça se passera sans rebiffe ! Il est en effet question d'une mobilisation de fourches et de triques qu'opposeraient les Boers du patelin aux envahisseurs de leurs champs.

Quant aux prolos qui turbinent aux terrassements pour le compte de la Compagnie, on leur bouche la gueule avec cinquante sous par jour. Avec ça, ils feront de belles croffes !

Par contre, s'ils serrent d'un cran leur ceinture, les gros matadors de la campagne, le baron de Sully et le comte Lahens n'en digéreront pas plus mal.

Chouettes réunions

CHALON-SUR-SAONE. — La bonne copine Séraphine Pajaud est toujours en train de propagander :

Mercredi dernier, elle faisait une conférence à Montchamin, au profit des grévistes ; douze cents personnes étaient venues l'écouter et elle a été applaudie ferme !

Samedi, c'est à Salon que Séraphine conférençait ; devant cinq cents auditeurs, elle a jaspiné sur l'anticléricalisme et l'antipatriotisme et son argumentation a été chiquement gobée.

BABILLARDE AMIÉNOISE

Quelle veine ! Mille marmites ! nous avons ici une Université populaire ! Mince de bonheur, nous allons devenir savants ! Toutes les semaines une séance. On vient de jaspiner sur les houille. Etude géologique intéressante. Bien faite ; avec éloquence. Oui, mais en conclusion le professeur s'exprime ainsi : « Je ne vous parlerai pas de l'influence du capital dans l'exploitation de la houille, car, à mon avis, on ne pourra jamais se passer « du capital » !

Cet enseignement par des conférences n'a qu'un but, au milieu de formules et de paroles libérales, de propos que nous ne désavouerions pas, insinue en douce le respect de l'ordre de chose existant.

C'est donc, encore une binaise pour embrenner le ciboulot des turbineurs et les rendre « bonne tête ».

Si le professeur du lycée abandonnait le rôle d'endormeur, il recevrait illico son changement sans l'avoir sollicité.

Le cas vient de se produire à Beauvais. D'ailleurs comment des conférences sur des sujets n'ayant entre eux que des relations éloignées : les droits de l'homme, l'imprimerie, la houille, l'électricité, etc. peuvent-elles constituer un enseignement ?

Le peuple a quitté à douze ans la Laïque pour aller au bague. Son bagage scientifique venant de l'écoleprimaire est nul ou presque nul.

Pour obtenir des résultats, il faudrait qu'une série de conférences élémentaires donnât des clartés ur tous. Conférences parcourant tout le cercle des connaissances humaines. Ces premiers jalons de l'instruction intégrale étant passés. On pourrait alors développer avec grands détails quelques points intéressant particulièrement le populo.

On ne procède pas ainsi parce qu'on n'a pas la franche intention d'instruire sérieusement le peuple, mais seulement, sous pré-

texte de « science » combattre les doctrines révolutionnaires.

Les pleins de truffes, capitalistes et gouvernants, cherchent une dérivation à l'esprit de révolte, — ils veulent l'étouffer !

Le fin mot des Universités populaires est de pousser la masse vers la corporative : coopératives de production, coopératives de consommation, coopératives des idées.

La coopération serait, pour eux, la panacée universelle. Quelle blague !

C'est encore un moyen de châtier la masse qui, hélas ! ne montre déjà pas trop d'esprit de rouspétance.

GUERDAT.

FLAMBEAUX ET BOUQUINS

Dans la bibliothèque des « Recherches sociales », chez Stock, vient de paraître un bouquin d'un social-démocrate allemand, le « Maximisme et son critique Bernstein » : c'est la réponse à Bernstein, qui veut orienter de plus en plus le maximisme vers le réformisme pur.

Bon dieu, les social-démocrates allemands ne sont déjà que trop réformistes ! Kautsky veut bien dire qu'ils sont encore révolutionnaires... Mais, je t'en fiche !

Cette querelle, entre les marxistes purs et Bernstein, est un peu la querelle des jaurésistes et des guesdites en France, — avec la différence de tempérament des deux peuples.

— Ouf ! encore des bouquins sur l'affaire Dreyfus ! Un, de Séverine, intéressant, par conséquent. — « Vers la lumière... » Séverine raconte ses impressions aux procès Zola, Dreyfus, etc.

L'autre bouquin, toujours édité par Stock, est de J. Reinach : « Tout le Crime. »

— Aux éditions de la Revue blanche, vient de paraître « Ubu enchaîné » précédé de « Ubu Roi », par Alfred Jarry.

Ubu est le type des jean-foutre, plat-cul, envieux, lâche, féroce, etc.

Ubu avait d'abord voulu être roi ; mais il fallait se battre et le porc n'aime pas les coups.

Désormais, Ubu a trouvé sa voie : il sera esclave ! Être enchaîné et s'empresser de remplir les tripes est pour lui ce qu'on peut rêver de mieux.

C'est le bourgeois tout entier !

— Xavier Ricard vient de publier un chouette petit bouquin, « Brune, Blonde, Rousse » (chez Offenstadt, 5, rue Feydeau).

Xavier de Ricard affectionne les problèmes que soulèvent les relations de l'homme et de la femme et, faisant la nique à la morale bérengiste et à nous les préjugés, il les résout par la liberté.

Le héros de l'histoire raconte un apologue indien : une fille de roi, affublée de trois seins et mariée à un aveugle, prend un bossu pour amant avec qui elle complotait d'empoisonner son mari. Je t'en fiche ! Le roi d'empoisonner le gèneur, les amoureux lui rendent la vue, et voilà que le mari, furibard, empoigne le bossu par une guibolle et s'en sert comme de massue pour assommer sa femme... et il réussit à redresser le bosco et à renfoncer le troisième nichon de sa femme !

Du coup, l'ex-aveugle comprit « que les actes des hommes ne peuvent jamais être jugés, car c'est leurs conséquences « seules qui pourraient en établir la moralité, et où s'arrêtent les conséquences « d'un acte ? Donc, il faut être indulgent « et ne jamais même incriminer l'intention, car, quand même elle serait et paraîtrait mauvaise, la conséquence peut « en être bonne. »

— A lire dans « l'Humanité Nouvelle » (numéro de mars) une intéressante étude de Victor Dave sur Bakoumine et Karl Marx.

Communications

ECOLE LIBERTAIRE, 6 rue de Montmorency. — Ordre des cours. — Samedi, 17 mars, Actualité, par Paraf Javal. — Lundi, 19, Histoire de la Philosophie, par Bloch. — Mardi, 20, sur l'Art de William Morris. Lecture et commentaire, par Charles Albert. — Mercredi, 21, des Châtiments et des Récompenses dans la famille et à l'école, par Lucienne Marin. — Jeudi, 22, la Matière et l'Energie, par Bloch.

SYNDICAT LIBRE DES IRREGULIERS DU TRAVAIL ET DES HOMMES DE PEINE. — Samedi 17 mars, à huit heures précises, au concert des Omnibus, 37, rue de Belleville,

Grande Fête de nuit à l'occasion de l'Anniversaire de la Commune ; Conférence sur le 18 mars 1871, par Antoine Cuyvoet et Goullé, et un ancien membre de la Commune. — Grand Concert, avec le gracieux concours de M. Geoffroy, du théâtre civique ; Mlle Irma Perrot, du théâtre libre, Gaston Coute, Paul Paillette, Albert d'Iris, Bernard, poètes libertaires dans leurs œuvres, à neuf heures précises, le chanteur populaire Buffalo, dans ses créations, Spirus-Gay, jongleur-équilibriste ; Mmes Chaboz, Marchal Kam-Hill, etc., des concerts parisiens. Mmes Testu, Régina, Jeanne Dumas, Amélie, dans leur répertoire. Grand Bal de nuit. — Tombola gratuite. Entrée, 0.60 cent., donnant droit à Un billet de tombola.

BIBLIOTHEQUE DES EGAUX DU XVII^eme, 85, rue de Courcelles. — Samedi 17 mars, à huit heures et demie du soir, Causerie par Broussouloux, sur la « Naissance des Religions ». — Dimanche 18 mars, à huit heures et demie du soir, salle du Petit Moulin, 68, avenue des Ternes, Fête familiale. Conférence sur la Commune par les camarades Tennevin et Libertad. — Fêtes musicales, par l'ami Chapurlat ; Paul Paillette, dans ses œuvres. Concours assuré du Père Lapurge. — Entrée, 30 centimes pour les frais.

BIBLIOTHEQUE D'ENSEIGNEMENT LIBERTAIRE DE BELLEVILLE, 81, rue Julien-Lacroix. — Lundi 19 mars, à huit heures et demie précises, Libertad : « Sans morale ni Sanction » (de Guyau) ; mercredi 21, Francis Prost : l'« Anarchie » ; jeudi 22, Georges : l'« Individualisme ».

BIBLIOTHEQUE DES TRIMARDEURS DU XV^eme. — Samedi 17 mars, à huit heures et demie, salle Gascogne, boulevard Garibaldi, 59 : Causerie par le camarade J. Bard, sur les candidatures abstentionnistes. Chants, poésies.

BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBERTAIRE 26, rue Titon (faubourg Saint-Antoine).

Programme de la semaine : Samedi 17 mars. — A. Dhastatt : L'immoralité des religions.

Dimanche 18 mars, à 2 heures de l'après-midi. — Matinée révolutionnaire, Anniversaire de la Commune. Causerie par un camarade, Chants, Poésies.

Lundi 19 mars. — E. Janvion : L'Anarchisme à travers les âges. — III. De Babeuf à Stirner.

Mercredi 21 mars. — E. S. R. I. : Le Sionisme (1^{re} causerie).

Samedi 24 mars. — E. Murmain : Science et Religion.

N.-B. — Les conférences commencent à 8 heures 3/4 précises. La salle de lecture est ouverte tous les jours à 2 heures 1/4.

GRUPE DE PROPAGANDE ANTIMILITARISTE DE PARIS, (G. P. A. P.). — Le groupe met en vente le 10^e mille du placard intitulé CRIMES MILITAIRES et relatant l'assassinat du disciplinaire Grenier à la 2^e compagnie du corps des disciplinaires des colonies. Prochainement il mettra en vente un second placard à l'entête suivant : LA MORT POUR UN GESTE. « Le conseil de guerre à Biribi ». Affaire du disciplinaire Wendling à la 1^{re} compagnie de discipline (1896). Epouvantable machiavelisme du chaouch Veau. Condamnation à mort du conseil de guerre de Tunis commuée en dix ans de travaux publics.

Les camarades peuvent dès maintenant adresser les demandes aux conditions suivantes 2 fr. 50 le cent au-dessous de 100, 2 fr. le cent au-dessus. On n'expédie pas moins de 50. Le port est en plus. S'adresser de préférence au domicile particulier de l'imprimeur G. Dubois Defaulle, 65, av. Ledru-Rollin, Paris.

LES QUATRE-CHEMINS. — Dimanche 18 mars, à deux heures et demie, matinée familiale, au profit des bannis espagnols ; Causerie de Paul Nervins ; Concert avec le concours de Paul Paillette, Albert d'Iris, Bernard, etc. Entrée, 30 centimes.

SAINT-DENIS. — Samedi 17 mars, à huit heures et demie, salle Badart, 23, boulevard Carnot, Punch-Conférence, organisée par l'Union socialiste révolutionnaire ; Conférence, Chants révolutionnaires, bal, etc. Entrée, 1 fr.

APPEL AUX ANTI-CLERICAUX BRESTOIS. — Un groupe anti-clérical de Brest, a pris l'initiative d'organiser, le 13 avril 1900, jour du Vendredi-Saint, un banquet populaire de protestation contre les préjugés religieux.

Ce groupe fait appel à tous ceux qui sont épris de vérité et repoussent toutes les traditions religieuses ou autres, qui ne reposent pas sur une vérité scientifique ou sur une nécessité démontrée.

Le banquet gras, proposé, est donc une protestation contre la prétention de l'Eglise, à régler les fonctions de l'estomac.

Cette prescription de faire maigre pendant le Carême, et surtout le vendredi dit « saint », aurait plutôt raison d'être appliquée aux gras évêques et aux curés bien nourris, qui, durant l'année entière, s'envoient réciproquement à dîner et sont rencontrés au voiture sur les

routes, la soutane entr'ouverte et l'œil émeuronné.

Ce banquet aura pour but de prouver à ces fanatiseurs de consciences qu'il existe ici des hommes qui abhorrent leurs mensonges, qui seront prêts à les mettre à la raison le jour où il serait question de rétablir la « Sainte Inquisition ».

Ce banquet aura lieu à la salle de Venise, le 13 avril 1900. On se réunira à la dite salle, à six heures et demie du soir.

L'entrée aura lieu sur présentation d'une carte au prix de 2 fr. 50 pour les hommes ; les femmes et les enfants au-dessus de sept ans.

La souscription sera close le 7 avril au soir. On trouvera des cartes à la salle de Venise, et à l'imprimerie économique, 18, rue TraVERSE.

Un Groupe d'anti-cléricaux.

AMIENS. — Samedi 17 mars, à huit heures et demie, salle du Bal de la Jeunesse, soirée familiale privée.

Causerie par Libertad ; chants ; tirage de la tombola.

SAINT-ETIENNE. — Soirée familiale, dimanche 18 mars, à six heures, café de la place Jacquard.

Entrée libre. Une tombola sera faite au profit des bannis espagnols.

Les camarades pouvant disposer de quelques lots sont priés de les apporter le samedi soir.

NIMES. — Bibliothèque d'éducation libertaire. — Un groupe de camarades viennent de prendre l'initiative de fonder une bibliothèque ou par des lectures, causeries, ils chercheront d'éclairer les travailleurs sur leurs revendications.

Les camarades Murjas et Moussier ayant entrepris une tournée de conférences dans le Gard, l'Hérault et le Vaucluse, invitent les groupes ou camarades de ces endroits à se mettre en rapport avec Adrien Murjas, rue Petit, 2, à Nîmes (Gard).

VIENNE. — Samedi 24 mars, grande réunion du groupe de l'Ere Nouvelle, 6, quai Pajot, au deuxième étage. Urgence.

CONFERENCES DE SERAPHINE PAJAUD. Samedi, conférence au Creusot. — Dimanche, à Digoin. — Mardi, à Gueugnon. — Mercredi, à Saint-Vallier. — Jeudi, à Epinac. — Samedi en huit, à Beaune.

Ensuite, la conférencière se dirigera sur Lyon.

Bons bougres, le PERE PEINARD doit être en vente dans toutes les bibliothèques des gares. S'il n'y est pas, réclamez l'y avec insistance.

En vente aux bureaux du "Père Peinard"

LES ALMANACHS DU PERE PEINARD pour 1897, 1898 et 1899 : l'exemplaire, 0.25 ; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PERE PEINARD pour 1896, rare : 0.50, franco 0.60.

SOUSCRIPTION

POUR

aider à la publication du PERE PEINARD

Les Copains d'Epinal, 1 fr. 25. — P. Mustapha, 5 fr.

André Reclus, 1 fr. 50 ; Naf, 1 fr. 50 ; Souchon, 2 fr. ; Un Dégouté du service, 0 fr. 25 ; Laurent, 0 fr. 65 ; Charles Durand, 2 fr. ; Machin, 2 fr. ; Cotinaud, 2 fr. ; Xixonet, 1 fr. ; Jean Anglaise, 1 fr. ; Chose, 1 fr. ; Bruzac, 2 fr. ; l'Autre, 0 fr. 30 ; Capdevielle, 1 fr. — Total 19 fr. 20 c.

OIGNIES. — Tous pour un, un pour tous, 0 fr. 10 ; Un qui travaille et meurt de faim, 0 fr. 10 ; Un qui n'aime pas la patrie, 0 fr. 10 ; Un bon coqueleur ne meurt jamais de faim, 0 fr. 10 ; Un désolé pour son cou, 0 fr. 10 ; Un dépourvu d'argent, 0 fr. 10 ; Vive la..., 0 fr. 10 ; Un Boer, 0 fr. 10 ; Un mal marié, 0 fr. 10 ; J., 0 fr. 10 ; Un qui déteste l'armée, 0 fr. 10 ; Le jeune Angelus, 0 fr. 10 ; G., marchand de beurre, 0 fr. 20 ; C. P. J., 0 fr. 10 ; Pour l'anarchie, 0 fr. 20 ; B. L., 0 fr. 20. — Total 2 fr. 30.

O. et D., Paris, 20 fr. — B., Perpignan, 0 fr. 75. — Un jeune anarcho, 1 fr. — P. C., Troyes, 1 fr.

Total, 50 fr. 50.

PETITE POSTE

P. Briettes — P. Pêche — G. Amiens — V. Nîmes — M. Feuquères — L. Reims — T. Tenez — D. Marchienne — P. Lille — P. Ste Colombe — L. Creusot — Reçu timbres et mandats, merci.

K. Rennes. — Oui, c'était ton initiale il y a un erreur de lettre.

Librettes, 22. — C'est un mélange des voix socialistes, radicales et républicaines, — et aussi des partisans de la révision du procès Dreyfus. — Quant à dire lesquels sont fr. m., c'est difficile ; beaucoup le sont, dans tous les partis, principalement radicaux et opportunistes (moins chez les socialistes). La franc-maçonnerie est d'ailleurs une religion aussi bêtasse que les autres.

Imprimeur-gerant : GRANDIDIER,

123, r. Montmartre.